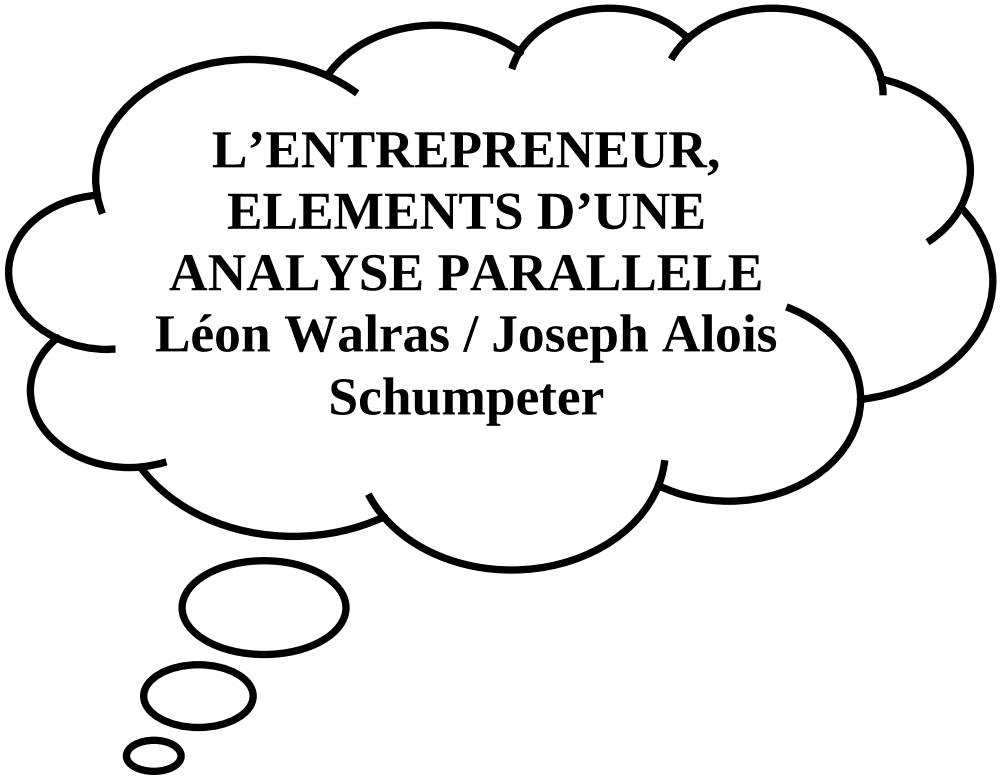
Lab.RII

UNIVERSITÉ DU LITTORAL CÔTE D'OPALE
Laboratoire de Recherche sur l'Industrie et l'Innovation

CAHIERS DU LAB.RII

– DOCUMENTS DE TRAVAIL –

N°230 **Septembre 2010**



L'ENTREPRENEUR, ELEMENTS D'UNE ANALYSE PARALLELE Léon Walras / Joseph Alois Schumpeter

Sophie BOUTILLIER

L'ENTREPRENEUR, ELEMENTS D'UNE ANALYSE PARALLELE LÉON WALRAS / JOSEPH ALOIS SCHUMPETER

THE ENTREPRENEUR, ELEMENTS FOR A PARALELL ANALYSIS LEON WALRAS / JOSEPH ALOIS SCHUMPETER

Sophie BOUTILLIER

Résumé – L. Walras, comme J. A. Schumpeter, avaient la même ambition : révolutionner la théorie économique. Ils atteignent cet objectif par des voies différentes (le premier par les mathématiques, le second par l'analyse socio-historique). Ils formulent ainsi deux théories différentes de l'entrepreneur, agent économique central du capitalisme. Le modèle de Walras est statique. L'entrepreneur est rationnel par son comportement maximisateur. Le modèle de Schumpeter est dynamique. L'entrepreneur est le moteur du changement économique. Une analyse parallèle des deux théories montre cependant que l'écart entre ces deux analyses n'est pas aussi profond.

Abstract – L. Walras, like J. A. Schumpeter, had the same ambition: to revolutionize the economic theory. They achieved this goal by various ways (the first through the use of mathematics, the second by a socio-historical analysis). They formulate two different theories of the entrepreneur, the central economic agent of capitalism. The Walras' model is static. The entrepreneur is rational by his maximizing behaviour. The Schumpeter's model is dynamic. The entrepreneur is the engine of economic change. Nevertheless, the parallel of both theories shows that the gap between these analyses is not so deep.

© Laboratoire de Recherche sur l'Industrie et l'Innovation
Université du Littoral Côte d'Opale, septembre 2010

L'ENTREPRENEUR, ELEMENTS D'UNE ANALYSE PARALLELE LEON WALRAS / JOSEPH ALOIS SCHUMPETER

THE ENTREPRENEUR, ELEMENTS FOR A PARALELL ANALYSIS LEON WALRAS / JOSEPH ALOIS SCHUMPETER

Sophie BOUTILLIER

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION **4**

1. ENTREPRENEUR, EQUILIBRE GENERAL ET EVOLUTION ECONOMIQUE **6**
1.1. L'entrepreneur walrasien : rationalité et équilibre **6**
1.2. L'entrepreneur schumpétérien : évolution économique et innovation **8**

2. LA DISPARITION DE L'ENTREPRENEUR : CAPITALISME CONTRE SOCIALISME **11**
2.1. « La liberté humaine ne se laisse pas mettre en équations ! » **11**
2. 2. Les temps du socialisme réel et du capitalisme managérial ou la disparition annoncée de l'entrepreneur **15**

ELEMENTS DE CONCLUSION **17**

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES **19**

INTRODUCTION

Marie Esprit Léon Walras (1834-1910) et Joseph Alois Schumpeter (1883-1950) sont deux économistes qui avaient pour ambition déclarée de révolutionner la théorie économique. Walras en sortant de l'empirisme et l'historisme et en développant une méthode rigoureuse basée sur les mathématiques. Il est ainsi classé parmi les économistes orthodoxes. Walras voulait être le Newton de l'économie (à l'image de Jeremy Bentham quelques décennies plus tôt). Il ne réalisa cet objectif qu'aux prix d'efforts très importants puisqu'il inventa une théorie économique qui révolutionna l'ensemble de la discipline selon l'avis de certains de ses contemporains. Walras entreprend un programme scientifique de grande ampleur afin de présenter un modèle qu'il veut cohérent du fonctionnement du capitalisme. Pour désigner de sa méthode d'investigation, il emploie plus volontiers le vocable « d'économie pure », titre partiel de l'ouvrage qu'il publie en 1874, *Eléments d'économie pure.* Le programme scientifique de Walras comportait aussi deux autres volets, celui de l'économie appliquée (*Eléments d'économie appliquée,* 1898) et de l'économie sociale *(Etudes d'économie sociale,* 1896*),* et nombre de ses biographes soulignent les aspects souvent contradictoires de ses analyses partagées entre une vision libérale du fonctionnement de l'économie (théorie de l'équilibre général) d'une part et la reconnaissance de l'intervention économique de l'Etat d'autre part (Dockès, Potier, 2001 ; Béraud, Faccarello, 2000). Il fut ainsi qualifié de *socialiste libéral* en raison notamment de sa position en faveur de la nationalisation des chemins de fer.

Schumpeter aurait déclaré poursuivre trois ambitions : je veux devenir le plus grand économiste du monde, le plus grand cavalier d'Autriche et le plus grand amant de Vienne. De façon moins provocante mais toute aussi affirmée, il avait pour objectif de « fonder une nouvelle économie » (Bouchard, 2000, page 12). Il est aujourd'hui classé parmi les économistes hétérodoxes. Le premier ouvrage faisant date dans la carrière professionnelle de Schumpeter est *Théorie de l'évolution économique,* dont la première édition remonte à 1911. Dans cet ouvrage, devenu une référence incontournable, Schumpeter développe une analyse originale du capitalisme dont l'acteur incontesté est l'entrepreneur, soit l'agent économique qui réalise de nouvelles combinaisons de facteurs de production, en d'autres termes qui innove. Contrairement à Walras, pour lequel il a une très grande admiration : « … en ce qui concerne la théorie pure, Walras m'apparaît comme le plus grand économiste. Son système d'équilibre économique révèle une originalité 'révolutionnaire' tout en ayant les qualités d'une synthèse classique » (Schumpeter, 1983, tome 3, pages 110-111). En bref, « selon Schumpeter, les *Eléments* de Walras ne sont rien moins que la 'magna Carta' de la science économique exacte » (Blaug, 1985, page 678). Mais, si Walras est considéré avec le britannique S. Jevons (1835-1882) et l'autrichien C. Menger (1840-1921), comme le fondateur de la théorie marginaliste, ses analyses le séparent de celles des autres co-fondateurs, en premier lieu Menger. Celui-ci se distingue de Walras, entre autres choses, dans sa définition de la rationalité. Alors que Walras réduit la rationalité à un calcul économique en termes de coût/bénéfice, Menger en a une conception plus large. L'entrepreneur walrasien a pour objectif de maximiser son profit dans un contexte d'information parfaite. En revanche, pour Menger, la rationalité entrepreneuriale (comme celle des autres agents économiques) est limitée, car l'information dont disposent les agents économiques est imparfaite. Or, la conception schumpétérienne de l'entrepreneur s'inscrit davantage dans la réflexion de Menger que de Walras. La rationalité de l'entrepreneur schumpétérien s'exprime de multiples façons (enrichissement personnel, goût du jeu, innovation, etc.).

L'entrepreneur schumpétérien doit être perçu comme une tentative de réponse à l'incapacité du modèle walrasien d'expliquer ce qui constitue l'essence du capitalisme : l'innovation, le développement économique et les crises ; ces trois éléments étant intiment interdépendants. L'entrepreneur, à l'image du capitalisme, est le produit d'une évolution historique ; évolution qui continue à se poursuivre au moment pendant lequel Schumpeter écrit. Il se détourne alors de Walras au profit de K. Marx (1818-1883) dans *Capitalisme, Socialisme et démocratie*, publié en 1942, où il développe la thèse de la disparition du capitalisme générée par celle de l'entrepreneur ; évolution consécutive à la bureaucratisation de la fonction entrepreneuriale. Schumpeter disserte alors longuement sur la transition du capitalisme vers le socialisme en expliquant en substance que ce n'est pas ce qu'il souhaite, mais que ce sont ce que les faits le conduisent à conclure. Si Walras s'intéresse au socialisme, il ne l'appréhende pas cependant comme le produit d'une évolution historique. Mais, comme un mode d'organisation économique donné. Il disserte sur longuement sur ce que pourrait être une économie sans marché, régie par un bureau étatique de planification.

Walras, comme Schumpeter, ont accordé un rôle particulier à l'entrepreneur dans le fonctionnement du capitalisme. Bien que libéral l'un et l'autre (même si l'un a été qualifié d'orthodoxe et l'autre d'hétérodoxe), leur définition respective de l'entrepreneur diffère. Pour le premier, l'entrepreneur est une sorte d'intermédiaire reliant les différents marchés, à l'équilibre il ne réalise ni perte, ni profit. Pour le second, en revanche, l'entrepreneur transforme l'économie en réalisant de nouvelles combinaisons de facteurs de production. Tentés l'un et l'autre par la question du socialisme (que Schumpeter relie directement à la disparition de l'entrepreneur), ils en ont une idée tout à fait différente, très certainement parce que pour Walras, le socialisme reste une idée en dépit de quelques réalisations qu'il analyse dans ses travaux sur l'économie sociale où il évoque les « phalanstères » de C. Fourier, mais il fait fréquemment référence aux travaux de K. Marx dans *Etudes d'économie sociale* pour les critiquer. En revanche, Schumpeter, comme ses contemporains, observe les transformations de la Russie en une société socialiste.

Personnage central du capitalisme, l'entrepreneur n'a pas suscité un véritable engouement parmi les économistes. Avec R. Cantillon (1680-1734) et J.-B. Say (1767-1832), Schumpeter est considéré comme l'un des pères fondateurs de la théorie économique de l'entrepreneur. Ce qui n'est pas le cas de Walras. Notre intérêt pour la *non théorie* walrasienne de l'entrepreneur réside dans cette négation implicite de l'initiative individuelle, paradoxe notable chez un économiste libéral. De son côté, Schumpeter, soucieux d'expliquer la dynamique de l'évolution économique, invente un personnage dont les traits sont difficiles à saisir. Nous présenterons donc dans un temps, les analyses respectives de Walras et Schumpeter de l'entrepreneur, pour en montrer les différences (rationalité, maximisation du profit contre innovation), mais aussi les points communs (référence à la notion d'équilibre, difficulté à donner corps à une idée). Ce qui nous conduira dans un second temps, à approfondir les questions appréhendées dans la première partie, qu'il s'agisse de la dissolution de l'initiative individuelle dans le modèle de l'équilibre général ou bien de la disparition annoncée de l'entrepreneur dans le modèle schumpétérien. Le contexte historique dans lequel ces deux auteurs ont écrit doit être pris en considération : celui du capitalisme héroïque de la fin du 19ème siècle – début du 20ème siècle pour Walras et de la première moitié du 20ème siècle pour Schumpeter, période pendant laquelle émerge deux événements majeurs au regard de notre objet d'étude : le socialisme en Russie et l'entreprise managériale aux Etats-Unis puis en Europe. Dans un cas comme dans l'autre, la question sous-jacente est la suivante : l'économie (capitaliste ou socialiste) peut-elle se passer des entrepreneurs ?

1. ENTREPRENEUR, EQUILIBRE GENERAL ET EVOLUTION ECONOMIQUE

1.1. L'entrepreneur walrasien : rationalité et équilibre

Bien que mettant l'accent sur la propriété privée et la liberté économique, Walras n'a pas, paradoxalement, construit une théorie positive de l'entrepreneur. L'entrepreneur est un agent économique au même titre que le travailleur ou le consommateur qui maximise son profit alors que le consommateur maximise son utilité. L'entrepreneur walrasien, contrairement à la description qu'en font R. Cantillon ou J.-B. Say (Boutillier, Uzunidis, 1995, 1998, 1999, 2001), n'est pas un individu exceptionnel, hors du commun. Il ne se distingue pas par des facultés spécifiques et des réalisations extraordinaires. Que ce soit Cantillon, Say ou Schumpeter, tous soulignent que l'entrepreneur est l'agent économique qui prend des risques parce que inséré dans un environnement économique incertain. Or, le modèle walrasien stipule que l'information est parfaite. De plus, dans l'analyse walrasienne, la théorie de l'entrepreneur, celle de l'entreprise et de la production se superposent. L'entrepreneur peut être perçu comme une fonction de production au même titre que l'entreprise, soit une espèce de boîte noire dont on ignore tout du fonctionnement. Pour Walras la fonction d'entrepreneur est un service gratuit. Il se présente comme… l'agent servile du marché… pris par le jeu incontrôlable des lois de la concurrence.

Dans la leçon 19 de *Eléments d'économie pure*, Walras décrit l'entrepreneur comme « un personnage (il peut être un individu ou une société) qui achète des matières premières à d'autres entrepreneurs, puis loue moyennant un fermage la terre du propriétaire foncier, moyennant un salaire les facultés personnelles du travailleur, moyennant un intérêt le capital du capitaliste, et, finalement, ayant appliqué des services producteurs aux matières premières, vend à son compte les produits obtenus » (Walras, 1988, page 287). L'entrepreneur a donc pour tâche au regard de la présente définition de combiner différentes ressources. Walras poursuit sa définition et précise qu'il existe différents types d'entrepreneurs : entrepreneur d'agriculture, entrepreneur d'industrie et entrepreneur de commerce. Prenons le cas particulier de l'entrepreneur d'industrie : « l'entrepreneur d'industrie achète des textiles, des métaux bruts ; il loue des usines, des ateliers, des outils, embauche des filateurs, des forgerons, des mécaniciens ; et il vend des objets manufacturés : des 'tissus', des métaux ouvrés » (Walras, 1988, page 288). L'entrepreneur n'est pas propriétaire des capitaux qu'il valorise. Il emprunte au capitaliste, les capitaux dont il a besoin. Walras décrit avec précision la comptabilité d'un entrepreneur. Il souligne que l'entrepreneur peut savoir à tout instant s'il est en état de perte ou de profit. Quel que soit le secteur d'activité dans lequel il opère, l'entrepreneur réalise un profit s'il vend plus cher ses produits ou marchandises plus cher que leur coût de production. En situation d'équilibre, l'entrepreneur ne réalise ni perte ni profit. Puis, Walras explique avec minutie comment l'entrepreneur peut connaître l'état de sa situation (perte ou profit), mais il ne donne aucune piste sur les moyens d'y parvenir. Il ne fait jamais allusion au rôle hypothétique que l'entrepreneur serait susceptible de jouer en matière d'innovation.

Un bilan rapide des principales œuvres de Walras nous conduit à montrer le peu d'intérêt qu'il accorde à l'entrepreneur. Nous venons de la constater dans *Eléments d'économie pure.* Dans *Mélanges d'économie politique et sociale*, il n'y consacre aucune ligne. Dans *Etudes d'économie appliquée,* il s'y intéresse, non en tant que créateur de richesses, mais pour expliquer (sujet qu'il a déjà développé dans *Eléments d'économie pure*) ses relations avec le banquier. Walras souligne à cette occasion que « les banquiers sont des entrepreneurs, c'est dire que pour inspirer confiance, ils doivent eux-mêmes offrir des garanties spéciales ou générales (Walras, 1992, page 302). Montrant bien du même coup que le champ d'action de

l'entrepreneur ne se limite pas à un secteur d'activité particulier. Dans ce même ouvrage, Walras met plus volontiers l'accent sur la liberté d'action dont doit bénéficier tout individu quel que soit son rôle dans la société : « en résumé le rôle de l'individu, c'est d'accomplir volontairement sa destinée, de sentir, de penser, d'agit, de travailler, soit seul, soit en association avec d'autres individus, d'être agriculteur, industriel, commerçant, savant, artiste, fonctionnaire public, et de se faire ainsi une position en rapport avec ses efforts et son mérite » (Walras, 1990). Tout individu doit être libre de ses choix qu'il soit salarié ou entrepreneur. Le rôle de l'Etat est dans ce contexte de « former le milieu d'accomplissement des destinées individuelles, d'assurer la sécurité extérieure et intérieure, de faire, d'exécuter le progrès des sciences et des arts, et ainsi d'organiser les conditions d'existence de la société. Le droit des individus, c'est d'agir d'autorité et d'établir des conditions égales. *Liberté, de l'individu ; autorité de l'Etat. Egalité des conditions ; inégalités des positions.* Telle est donc bien, en dernière analyse, la loi supérieure d'organisation de la société sur la base de l'ordre et de la justice » (Walras, 1990, page 140[1]). L'Etat doit par conséquent créer le cadre institutionnel propice au développement de l'activité entrepreneuriale.

Alors que L. Walras commence à publier ses travaux, Carl Menger publie ses *Principes de l'économie politique.* Ce dernier est, pour les historiens de l'histoire de la pensée économique, avec Jevons et Walras l'un des trois fondateurs indépendants de la théorie marginaliste. Mais, la situation réelle est plus complexe car Menger n'avait pas la même foi que Walras dans l'usage des mathématiques. Dans une lettre du 28 juin 1883, Menger écrit à Walras que la mathématiques « ne sont pas une méthode mais seulement une science auxiliaire de l'économie politique » (cité par Dostaler, 2006, page 31). De plus, Menger a une conception différente de la rationalité qui ne se réduit pas au calcul économique. Les agents économiques ont selon Menger mille façons d'être rationnels, c'est une question d'adéquation entre des ressources et un objectif à atteindre. Pour Menger, l'acteur joue un rôle fondamental. Walras le remercie le 2 juillet en soulignant qu'il ne comprend pas la différence entre les mathématiques comme méthode de recherche et comme méthode d'exposition. Walras se dit convaincu qu'ils appliquent tous deux la même méthode, une méthode rationnelle pour combattre l'empirisme (Dockès, 2006, page 31). Les économistes autrichiens ont donc développé une approche originale de l'analyse économique. P. Dockès (2006, page 36) soulignent leur intérêt pour les travaux de K. Marx. Le plus connu de la troisième génération de l'école autrichienne est Schumpeter, encore que cette qualité lui soit contestée par Hayek et Mises. Mais, en tant qu'admirateur de Marx et de Walras, Schumpeter occupe une position très ambiguë parmi les économistes. Il a produit une œuvre très riche et très originale, dans laquelle il met l'accent (entre autres choses) sur le rôle créatif d'un agent économique particulier, l'entrepreneur ; caractéristique qui le rapproche de Menger et de Marx (qui soulignent le pouvoir créatif de la bourgeoisie) (Marx, 1979 ; Marx, Engels, 1979) et l'éloigne de Walras.

Le comportement de l'entrepreneur est décrit par Walras en termes vagues et imprécis. Walras ne s'intéresse pas aux conséquences effectives des décisions de l'entrepreneur en termes par exemple de création d'activité. Il met plus volontiers l'accent sur sa liberté d'action et sur son rôle dans le système des prix. Ses caractéristiques sont fondamentalement déterminées par le contexte économique dans lequel il est inséré, celui d'un modèle économique statique régit par les règles de la concurrence pure et parfaite. Cette conception de l'entrepreneur a été fortement critiquée. Ainsi, pour Edgeworth, contemporain de Walras, l'entrepreneur est pris dans la « concurrence industrielle » non dans une concurrence parfaite

[1] Souligné par nous.

de type walrasien. « Si la théorie walrasienne de l'entrepreneur s'applique parfaitement au cas de la concurrence 'libre et absolue', la représentation que fait Walras de l'entrepreneur ne saurait être acceptée 'lorsque nous passons à la structure du marché la plus simple aux complexités introduites par la division du travail', de la libre concurrence absolue' à la 'concurrence industrielle' pour utiliser la terminologie respective de chacun des auteurs. Dans cette dernière, l'écart entre les coûts de production et le prix d'équilibre sur le marché se reflète nécessairement dans un gain ou dans une perte des entrepreneurs – une possibilité exclue par définition dans le modèle d'équilibre général walrasien » (Bridel, 2008, page 730). En bref, « seul l'entrepreneur idéal est compatible avec l'équilibre général walrasien ». Cette controverse entre Edgeworth et Walras à propos de l'entrepreneur est fondamentale puisque pour le premier l'entrepreneur est « la figure centrale du système productif » (Edgeworth, 1925, cité par Bréchet, Prouteau, 2009). Pour Walras, en revanche, nous l'avons maintes fois souligné, l'entrepreneur joue un rôle secondaire.

2.2. L'entrepreneur schumpétérien : évolution économique et innovation

L'entrepreneur est, selon Schumpeter, le moteur de la « destruction créatrice » : « le capitalisme, répétons-le, constitue, de par sa nature, un type ou une méthode de transformation économique et, non seulement, il n'est jamais stationnaire, mais il ne pourrait jamais le devenir » (Schumpeter, 1979, pages 115-116). Puis, il explique que « l'impulsion fondamentale qui met et maintient en mouvement la machine capitaliste est imprimée par les nouveaux objets de consommation, les nouvelles méthodes de production et de transport, les nouveaux marchés, les nouveaux types d'organisation industrielle – tous ces éléments créés par l'initiative capitaliste » (Schumpeter, 1979, page 116). Il nomme ce processus évolutionniste propre au capitalisme, le processus de destruction créatrice : « ce processus de Destruction Créatrice constitue la donnée fondamentale du capitalisme : c'est en elle que consiste, en dernière analyse, le capitalisme et toute entreprise capitaliste doit, bon gré mal gré, s'y adapter » (Schumpeter, 1979, pages 116-117).

L'analyse schumpétérienne de l'entrepreneur repose sur une méthodologie spécifique d'analyse de l'histoire proche de celle de Sombart (1863-1941) (Sombart, 1926) et Weber (1864-1920). Dans *Théorie de l'évolution économique,* Schumpeter présente une conception très précise des rapports entre l'économie et l'histoire qui est le sous-produit nécessaire de sa tentative d'élaboration d'une théorie dynamique de l'activité économique (Dufourt, 1992). Schumpeter distingue d'une part le circuit (mode de fonctionnement de l'économie basé sur la reproduction à l'identique où l'entrepreneur n'existe pas), d'autre part l'évolution économique (mode de fonctionnement de l'économie basé sur l'innovation et l'entrepreneur). Pour appréhender le comportement de l'entrepreneur, il convient de replacer ce dernier dans son milieu et dans une dynamique historique. Pour Schumpeter, les faits sociaux sont donc le produit d'une évolution, d'un processus qui s'inscrit dans le temps. En revanche, pour Walras les faits sociaux sont des phénomènes naturels.

Le mobile de l'entrepreneur schumpétérien réside dans le défi, le changement, le goût du risque... Son objectif est d'aller contre l'ordre économique établi. Il sait détecter les opportunités d'investissement, qu'il transforme en industrie, source de progrès matériel nouveau. Grâce au progrès technique apporté par les entrepreneurs, les classes populaires ont ainsi accès à des biens de consommation qui soit étaient autrefois inexistants ou bien encore que seuls les plus riches pouvaient posséder : « la reine Elizabeth possédait des bas de soie. L'achèvement capitaliste n'a pas consisté spécifiquement à procurer aux reines davantage de ces bas, mais à les mettre à la portée des ouvrières d'usine, en échange de quantités de travail

constamment décroissantes » (Schumpeter, 1979, page 96). Mais, ce raisonnement est-il suffisant pour expliquer la dynamique du capitalisme ? Comment l'entrepreneur est-il capable de détecter les opportunités d'investissement ? Certes, Say avait affirmé en substance que l'entrepreneur est l'intermédiaire entre le savant qui produit la connaissance et l'ouvrier qui l'applique à l'industrie, sorte de courroie de transmission entre la science et l'industrie. Mais, est-ce suffisant pour expliquer le mécanisme du progrès technique et des modalités de sa diffusion ? Fabriquer en masse des bas de soie est-ce une des manifestations du capitalisme schumpétérien ?

L'entrepreneur n'est-il ainsi instrumentalisé pour expliquer la dynamique du capitalisme ou « l'évolution économique » ? L'idée majeure que nous retenons est celle de l'innovation par opportunisme. L'innovation ne se limite pas pour Schumpeter à la création d'un nouveau bien ou encore par l'introduction de la machine dans les ateliers. L'innovation est, grossièrement, ce qui permet à l'entrepreneur d'accroître son chiffre d'affaires et sa position de marché. Aussi, bien que l'entrepreneur ne soit pas résolument certain de l'effet de sa trouvaille sur le marché, elle peut devenir (en cas de réussite) un moyen de lui conférer provisoirement (en raison des rapports de concurrence) une position de monopole. Par le pouvoir de l'innovation, l'entrepreneur délimite son propre marché, il fixe ses propres règles, afin de maîtriser l'incertitude propre au fonctionnement du marché. Mais, cela fait aussi partie du jeu entrepreneurial puisque l'entrepreneur schumpétérien aime les défis. D'où, répétons-le, la place que Schumpeter donne à l'histoire puisque les mobiles humains ne sont jamais strictement individuels, mais s'inscrivent toujours dans une réalité sociale et économique qui par nature évolue dans le temps. En d'autres termes, l'entrepreneur investit dans tel ou tel secteur d'activité parce que l'état de l'économie, de la société, des sciences et des techniques le lui permet, et en apportant ainsi des solutions aux problèmes posés.

L'entrepreneur schumpétérien est l'agent économique du changement. Schumpeter le définit comme l'agent économique qui réalise de « nouvelles combinaisons de facteurs de production » qui sont autant d'opportunités d'investissement (Schumpeter, 1935, page 329-336). Elles se manifestent sous de multiples formes : fabrication de nouveaux biens ; introduction d'une méthode de production nouvelle d'une branche de production vers une autre ; ouverture de nouveaux débouchés ; conquête d'une nouvelle source de matière première ou de produits semi-ouvrés ; réalisation d'une nouvelle organisation (ex. apparition d'un monopole). Ces nouvelles combinaisons s'apparentent presque aux pratiques dénoncées par A. Marshall, selon lequel les hommes d'affaires détournent les progrès de la science pour donner de façon artificielle aux choses une apparence nouvelle (Boutillier, Uzunidis, 1995). Mais, il est aussi difficile de cerner l'entrepreneur schumpétérien que la définition de l'innovation. Dans ces conditions, entrepreneur et innovation ne sont-ils pas synonymes ?

Il est cependant possible de lister à partir de l'œuvre de Schumpeter, les caractéristiques de l'entrepreneur (Clemence, 2005, Boutillier, Uzunidis, 1995, 1999) ; tâche tout à fait impossible à mener pour Walras en raison du caractère beaucoup plus inconsistant de ce dernier :
(1) son indépendance est limitée en raison des rapports de concurrence. Mais, d'autres situations peuvent être prises en considération en particulier celle de l'accès au capital. L'entrepreneur doit vaincre le conformisme du banquier, opinion que Schumpeter partage avec J.-B. Say ;
(2) L'exécution des nouvelles combinaisons est « difficile et accessible seulement à des personnes de qualité déterminées ». Seules quelques personnes « ont les aptitudes voulues pour être chefs dans une telle situation » ;

(3) Etre entrepreneur ne signifie pas toujours avoir des « relations durables avec une exploitation individuelle ». On n'est pas entrepreneur à vie ;
(4) Etre entrepreneur ne se résume pas à combiner les facteurs de production, activité qui peut (paradoxalement ?) devenir routinière. Mais, seul l'entrepreneur réalise de nouvelles combinaisons de facteurs de production. Gérer la production au quotidien s'inscrit dans une routine. Ce n'est pas la fonction de l'entrepreneur. « (…) à nos yeux, quelqu'un n'est en principe entrepreneur que s'il exécute de nouvelles combinaisons ; aussi perd-t-il ce caractère s'il continue d'exploiter selon un circuit l'entreprise considérée ;
(5) L'entrepreneur relie le monde de la technique et celui de l'économie en réalisant ses nouvelles combinaisons de facteurs de production ;
(6) La recherche du profit est secondaire, bien qu'elle ne soit pas délaissée par l'entrepreneur. L'entrepreneur est une espèce de joueur pour qui la joie de créer l'emporte sur la recherche intrinsèque du gain. Mais, si le profit ne fait que couronner le succès des nouvelles combinaisons de facteurs de production. Il est l'expression de la valeur de la contribution de l'entrepreneur à la production, comme le salaire pour le travailleur ;
(7) L'entrepreneur schumpétérien est un calculateur génial car il peut prévoir mieux que les autres l'évolution de la demande ;
(8) L'entrepreneur schumpétérien a du charisme et de l'autorité. « L'importance de l'autorité n'est pas absente, il s'agit souvent de surmonter des résistances locales, de conquérir des « relations » et de faire supporter des épreuves de poids » (Schumpeter, 1935, page 127).
(9) Mais, le terme de chef ne fait pas de l'entrepreneur l'équivalent d'un chef militaire. L'entrepreneur ne se distingue pas par des qualités spécifiques ; « La tâche de chef est très spéciale : celui qui peut la résoudre, n'a pas besoin d'être sous d'autres rapports ni intelligent, ni intéressant, cultivé, ni d'occuper en aucun sens une « situation élevée » ; il peut même sembler ridicule dans les positions sociales où son succès l'amène par la suite. Par son essence, mais aussi par son histoire (ce qui ne coïncide pas nécessairement) il est hors de son bureau typiquement un parvenu, il est sans tradition, aussi est-il souvent incertain, il s'adapte anxieux, bref il est tout sauf un chef. Il est le révolutionnaire de l'économie – et le pionnier involontaire de la révolution sociale et politique – ses propres collègues le renient, quand ils sont d'un pas en avance sur lui, si bien qu'il n'est pas reçu parfois dans le milieu des industriels établis » (Schumpeter, 1935, page 128).
(10) L'entrepreneur schumpétérien se distingue aussi par une volonté de puissance, le désir de construire un empire et de laisser son nom dans l'histoire.

Nombre d'économistes ont tenté de rechercher dans l'économie réelle des entrepreneurs schumpétériens. Mais, l'entrepreneur décrit par Schumpeter manque de consistance. On ne peut trouver un individu qui l'incarne de façon durable. Pour F. Perroux (Perroux, 1965), Henry Ford n'est devenu un entrepreneur que lorsqu'il créa le « model T ». Pour Schumpeter, être entrepreneur, ce n'est pas une profession, surtout une situation durable. Est-ce que J. K. Galbraith (1968) voulait affirmer lorsqu'il écrivait que l'on peut comparer l'existence du grand entrepreneur à *l'aspis meblifera* mâle qui accomplit l'acte de création au prix de sa propre existence ? La condition d'entrepreneur n'est pas permanente : « (…) quelqu'un n'est, en principe, entrepreneur que s'il exécute de nouvelles combinaisons – ainsi perd-il ce caractère s'il continue ensuite d'exploiter selon circuit d'entreprise créé – par conséquent il sera aussi rare de voir rester quelqu'un toujours un entrepreneur pendant des dizaines d'années où il est dans sa pleine force que de trouver un homme d'affaires qui n'aura jamais été un entrepreneur, ne serait-ce que très modestement » (Schumpeter, 1935, page 112).

Pourtant, bien que la condition d'entrepreneur ne soit pas stable, Schumpeter soutient qu'il existe une « classe des entrepreneurs », en d'autres termes un groupe social identifié par le

chercheur. A l'image de Weber (1990), Schumpeter considère que l'entrepreneur se caractérise par un style de vie, un système moral d'éthique et de valeur. La question de la propriété des moyens de production le préoccupe, considérant qu'il s'agit d'un « faux problème » (Schumpeter, 1935, page 325), mais dans un bas de page il écrit que « les moyens de production ne tombent pas du ciel », ils sont le produit de l'accumulation antérieure. Ils « (…) ne sont pas donnés par l'économie, ils furent et sont créés par les vagues isolées de l'évolution et désormais sont incorporés au produit. Mais chaque vague individuelle de l'évolution et chaque nouvelle combinaison particulière proviennent elles-mêmes, à leur tour, de la réserve en moyens de production du circuit correspondant (…) ».

Alors que Walras avait enfermé l'entrepreneur dans le modèle de l'équilibre général, Schumpeter le confine dans une logique rigide qu'il ne maîtrise pas, en reliant l'innovation produite par l'entrepreneur et l'évolution cyclique du capitalisme en distinguant les entrepreneurs pionniers ou révolutionnaires et les imitateurs. Le lien entre « innovation », « entrepreneur » et « cycle économique » est réalisé par l'idée d'une arrivée groupée des entrepreneurs dans un marché porteur. Ce phénomène est pour Schumpeter le début d'un cycle long d'expansion. Les entrepreneurs pionniers jouent un rôle essentiel car ils « suppriment les obstacles pour les autres non seulement dans la branche de production où ils apparaissent, mais aussi, conformément à la nature des obstacles, ils les suppriment ipso facto dans les autres branches de la production ; l'exemple agit de lui-même ; beaucoup de conquêtes faites dans une branche servent aussi à d'autres branches, comme c'est le cas pour l'ouverture d'un marché, abstraction faite de circonstances d'une importance secondaire qui apparaissent bientôt : hausse des prix, etc.… C'est ainsi que l'action des premiers chefs dépasse la sphère immédiate de leur influence, et que la troupe des entrepreneurs augmente encore plus que ce ne serait le cas autrement ; ainsi l'économie nationale est entraînée plus vite et plus complètement qu'on pourrait penser dans le processus de réorganisation, qui constitue la période d'essor » (Schumpeter, 1935, page 331).

L'un des intérêts de la théorie des cycles de Schumpeter est qu'il recherche une explication endogène, mais il ne remet pas cependant en question le principe de l'équilibre puisque le développement économique correspond à la perturbation de l'équilibre statique, et qu'un nouvel équilibre est atteint grâce à ce nouveaux ajustements. Dans ce contexte, les innovations apparaissent comme des espèces de perturbations. Schumpeter s'est notamment appuyé sur les travaux de C. Juglar (1819-1905) pour élaborer une théorie des cycles économiques, mais alors que Juglar évoque le rôle clé des investissements pour expliquer la dynamique des cycles économiques, Schumpeter parle des entrepreneurs. Mais, pour Schumpeter (comme pour Juglar, mais aussi Marx et d'une certaine façon Walras), la crise est un phénomène normal. Elle est nécessaire, temporaire et inévitable. La crise est un signe d'adaptation du système au changement (Dal-Pont Legrand, Hagemann, 2009).

2. LA DISPARITION DE L'ENTREPRENEUR : CAPITALISME CONTRE SOCIALISME

2.1. « La liberté humaine ne se laisse pas mettre en équations ! »

La période pendant laquelle Walras écrit est celle du capitalisme des temps héroïques, selon la formule même de Schumpeter. L'industrie est en effervescence. La sidérurgie, la métallurgie, le textile… se développent. La taille des entreprises augmente, employant de plus en plus de salariés. Quelques grands noms apparaissent comme Schneider, Wendel ou Krupp, des

capitaines d'industrie qui imaginent de nouvelles méthodes de production entrainant la faillite de nombre de petits producteurs. Cette période est aussi marquée par l'émergence des théories socialistes jetant les bases d'une nouvelle organisation sociale et économique. K. Marx et F. Engels, détenteurs selon leurs dires du socialisme scientifique, montrent que le capitalisme contient en germes sa propre négation, le socialisme. Au fur et à mesure de son développement, l'entreprise capitalisme se bureaucratise. Un nombre de plus en plus restreint d'entreprises dominent le marché au niveau mondial. D'un autre côté, les socialistes utopistes, toujours selon la terminologie de Marx et Engels, dessinent une autre société. Leur entreprise ne s'arrête pas à des discours puisque nombre d'entre eux vont mettre en pratique leurs idées, en particulier Ch. Fourier (inventeur du « phalanstère ») auquel Walras se réfère à plusieurs reprises dans ses travaux sur l'économie sociale.

La fin du 19ème siècle est aussi une période très riche sur le plan intellectuel et scientifique. La sociologie (via les travaux d'A. Comte puis d'E. Durkheim), mais aussi la physique, la biologie, la chimie (Bernard, Becquerel, les Curie, Darwin, Edison, Pasteur, etc.), etc. donnent au monde une apparence nouvelle et un contenu inédit. Le progrès technique et scientifique est source d'innovations nouvelles (téléphone, automobile, aviation, chimie, industrie pétrolière, etc.) annonciatrices d'un développement économique et industriel prometteur. Les expositions universelles se multiplient dans les grandes villes européennes et aux Etats-Unis. Charles Gide et Charles Rist dans leur célèbre *Histoire des doctrines économiques* (édition 1922) soulignent que la période de la fin du 19ème – début du 20ème siècle a été marquée par un renouveau inattendu des préoccupations théoriques. A partir de 1772, la théorie économique pure qui avait jusque-là été volontairement négligée, trouve des représentants éminents en France, en Angleterre et en Autriche. Ces théories ont eu un succès grandissant. « A la suite de Walras, Jevons et Menger, une foule d'écrivains en Amérique et en Europe (à l'exception toutefois de la France) se sont engagés dans cette voie. Diagrammes, formules algébriques, raisonnements subtils, ont rempli de nouveau les ouvrages des économistes. L'économie pure, si décriée depuis Ricardo, a retrouvé ses titres de noblesse. Malgré une vive opposition, elle s'est imposée partout à l'attention. C'est là peut-être, au point de vue de la science économique, le fait le plus notable de ces dernières années » (pages 613). D'un autre côté, les auteurs mettent aussi l'accent sur le développement de l'individualisme et du libéralisme, consécutif à l'élévation progressive du niveau de vie des populations au cours de cette période, même si la guerre de 1914-1918 remit par la suite bien des certitudes.

Le climat intellectuel est en forte émulation. Cette phase de « désenchantement du monde », selon la terminologie célèbre de M. Weber (2003), est marquée par une sorte de quête en faveur d'une nouvelle rationalité, objective et scientifique désireuse de se soustraire de l'emprise du religieux et de la croyance.

Walras s'inscrit clairement dans ce contexte. Il fait partie de ces intellectuels en quête d'une nouvelle rationalité scientifique. Mais, il eut, selon les historiens de la pensée économique, énormément de difficultés pour s'imposer, en premier lieu en France. Comme le souligne F. Etner (2004) dans un article consacré l'analyse de la fin du 19ème siècle par des historiens de la pensée économique de cette période. L'auteur explique que pour les historiens de la pensée économique dont les travaux ont été publiés avant la première guerre mondiale, Walras compte peu, « non parce qu'il serait un auteur difficile, mais faute d'une 'deuxième génération' capable d'expliquer sa pensée, de la diffuser, de l'enrichir. Pareto va progressivement tenir ce rôle mais lui-même est très peu cité par les historiens de la pensée économique avant les années 1920. Les relations scientifiques entre Walras et Pareto furent assez tumultueuses comme en témoigne leur correspondance qui a été très tôt publiée »

(Bridel, Mornati, 2009). Une des questions majeures de leurs différends concernait l'usage des mathématiques. Alors que Walras y voyait la « panacée » (Bridel, Mornati, 2009, page 877) pour résoudre beaucoup de problèmes théoriques, Pareto la concevait une méthode parmi d'autres. L'usage des mathématiques ouvre de nouvelles perspectives de recherche, souvent fortement controversées. Dans son *Histoire de l'analyse économique*, Schumpeter (1983) définit sommairement l'économie comme une « connaissance outillée » (Schumpeter, tome 1, 1983, page 33) puisque l'économie « emploie des techniques dont le grand public ignore le maniement » (idem, page 31). Mais, l'économie en tant que discipline scientifique donne-t-elle une représentation objective de la réalité économique ? La représentation que les économistes ont de l'économie évolue-t-elle avec le temps ?

Pour Schumpeter, le poids croissant de l'entrepreneur dans l'économie est déterminant et justifie d'une manière générale le développement du libéralisme et les théories économiques en faveur du libre échange : « l'homme d'affaires, à mesure que son poids s'accrut dans la structure sociale, communiqua à la société une dose accrue de son esprit, exactement comme le chevalier avant lui : les habitudes mentales particulières engendrées par le travail d'un bureau d'affaires, l'échelle des valeurs qui s'en dégage, l'attitude envers la vie publique et la vie privée qui en est caractéristique se répandirent lentement dans toutes les classes et dans tous les domaines de pensée et des actions humaines. Les résultats éclatèrent à l'époque de transformation culturelle qui a été si curieusement désignée du terme impropre de Renaissance » (Schumpeter, 1983, tome 1, page 121). Avec l'intellectuel laïc qui apparaît au cours de cette période se dessine l'économiste, « l'homme d'affaires et le représentant du pouvoir, partout comme l'artiste-artisan des besoins et de problèmes pratiques, commencèrent à développer un fonds de connaissances économiques (…) » (Schumpeter, 1983, tome 1, page 121). Il est vrai que nombre d'économistes renommés se sont lancés dans les affaires ou encore travaillaient en étroite relation avec le pouvoir (Ricardo, Cantillon, Say et bien d'autres, sans oublier Schumpeter qui fut directeur d'une grande banque. Cette expérience fut de courte durée). En bref, les économistes construisent une science pour répondre aux besoins de leurs affaires. De ce point de vue, telle n'était pas l'ambition de Walras et Schumpeter, puisque les ambitions qu'ils revendiquaient l'un l'autre n'étaient pas économiques, mais intellectuelles. Ce fut pour l'un comme pour l'autre un lourd investissement intellectuel (Lhuillier, 2002 ; Perroux, 1965)

Walras est mis en valeur dans le manuel de Gide et Rist (1922) (Etner, 2004, page 674) car ils ont été séduits par sa méthode mathématique. Pourtant, c'est cette caractéristique qui a provoqué d'emblée une réaction de rejet de la part de nombre de ses contemporains (Cot, Lallement, 2006) : « La liberté humaine ne se laisse pas mettre en équations ! » Comment représenter au moyen d'équations l'initiative individuelle qui est l'essence de la liberté individuelle ? Son premier disciple français, Albert Aupetit (1876-1943), n'obtient pas la chaire universitaire qui lui permettrait de développer et de diffuser la pensée de son maître et le second Etienne Antonelli (1879-1950), reçu en 1920 seulement à l'agrégation, se consacre surtout à la politique. A l'exception notable de Pareto, l'influence des œuvres de Walras sur les économistes de sa génération ou de la génération suivante est faible : elle ne touche guère qu'Irving Fisher, Henry Moore et Henry Schultz aux Etats-Unis, Maffeo Pantaleoni et Vilfredo Pareto en Italie, Knut Wicksell et Gustav Cassel en Suède » (Cot, Lallement, 2006, page 379). Pourtant quelques années plus tard, alors que la méthode mathématique se sera imposée, l'économiste keynésienne J. Robinson (1903-1983) (1984) fit une critique en règle de la fonction de production, arguant que sa seule utilité était de pouvoir faire une carrière universitaire.

Cependant, le temps passant, « Léon Walras pouvait se réjouir d'une certaine renommée (Van Daal, Walter, 2007, page 895). Par exemple, il fut le seul économiste vivant à qui un article fut consacré dans la première édition du *Dictionary of Political Economy*, rédigé par R. H. Inglis Palgrave (1894, 1896, 1899). Il fut nommé membre honoraire de *l'American Economic Association* en 1892. Mais, Walras croyait et acceptait qu'une juste appréciation de ses idées ne serait pas faite de son vivant. « Je ne suis des économistes, ni des socialistes (…) et je n'écris ni pour les uns, ni pour les autres, sachant que je ne les convertirai pas. J'écris pour une autre génération. J'y suis résigné » (…). En 1903, il note que : « si on veut récolter à bref délai, il faut planter des carottes et des salades ; et l'on a l'ambition de planter des chênes, il faut être assez sage pour ce dire : mes arrière-neveux me devront cet ombrage. Je regarde pousser mes petits arbustes et quand je les vois croître de quelques pouces, je m'abstiens de les tourmenter pour les faire grandir trop vite ». Pourtant dans *Etudes d'économie sociale,* « il pensait avoir découvert les caractéristiques d'une société idéale où la pauvreté et d'autres maux seraient éliminés. Il a mis l'accent sur la nécessité de fonder les politiques publiques nécessaires à la création de cette société sur des théories économiques valables. Il croyait l'avoir fait, et par conséquent il était convaincu que ses idées normatives méritaient le nom de « socialisme scientifique »…. Ses recherches l'ont menées à la conclusion que l'Etat doit être le propriétaire des monopoles naturels et du sol et que ce dernier doit être loué à ses utilisateurs » (Van Daal, Walker, 2007, page 911).

Walras a incontestablement eu des difficultés d'abord pour faire accepter ses idées. Gide et Rist (1922) soulignent sur le ton d'un certain agacement que Walras n'est pas un économiste suisse, mais français. On s'obstine à la qualifier de « suisse » parce qu'il a passé une grande partie de sa vie à l'université de Lausanne (Gide, Rist, 1922, page 630), parce qu'il a été rejeté par l'université française. Sa collaboration intellectuelle avortée avec Bortkiewicz montre aussi clairement les difficultés auxquelles il a été confrontées pour assurer la diffusion de ses idées (Bridel, 2008). Bortkiewicz fut à l'origine de cette correspondance, mais ce fut Walras qui la relança à plusieurs reprises. Bortkiewicz était un mathématicien. Lorsqu'il entame une correspondance avec Walras, il n'a pas 20 ans et est encore étudiant alors que Walras occupe la chaire de Lausanne depuis 17 ans. Il formule à l'encontre de Walras des criques sur la forme des courbes d'utilité par exemple et sur des détails mathématiques, non sur la philosophie économique de son modèle. Walras reconnaît la pertinence de ses propos. Mais, il est aussi fortement critiqué par Edgeworth (mais sur un autre plan), et demande à Bortkiewicz de l'aider à répondre aux attaques de l'économiste britannique. Or, les critiques de ce dernier portent précisément sur l'entrepreneur. Edgeworth ne partage pas la conception walrasienne de l'entrepreneur qui ne fait ni perte ni profit lorsque le prix de vente est égal à l'équilibre au prix de revient. Edgeworth ne partage pas non plus la même conception de la concurrence que Walras. Comment concevoir dans un modèle reposant sur l'idée de la libre entreprise qu'à l'état d'équilibre, la fonction d'entrepreneur s'évanouit ? « Dans ces conditions, les services producteurs s'échangent contre des produits, et les produits s'échangent contre des services producteurs. C'est la généralisation de l'idée de J.-B. Say selon laquelle la production est un grand échange » (cité par Dockès, Potier, 2007, page 12).

Mais, si l'équilibre n'est pas atteint, certains entrepreneurs réaliseront un bénéfice (si le prix de vente des produits est supérieur au prix de revient en services producteurs), tandis que d'autres réaliseront une perte (si le prix de vente des produits est inférieur au prix de revient en services producteurs) (Dockès, Potier, 2007, page 12). On est par conséquent en présence d'un triple niveau d'exercice de la concurrence en matière de production qui correspond à un même type d'individus libres. Mais, l'expression de la liberté d'entreprendre prend des formes inattendues :

(1) les entrepreneurs sont libres de faire varier le niveau de la production en fonction des bénéfices et des pertes ;
(2) les offreurs et demandeurs des services producteurs sont libres sont libres d'aller à l'enchère et au rabais ;
(3) la libre entrée et sortie du marché : en entrant les entrepreneurs augmentent la production et la diminue en sortant du marché. En bref, la libre concurrence est essentiellement un comportement naturel pour des individus libres et disposant d'institutions qui leur permettent d'exercer pleinement ces libertés (Dockès, Potier, 2007, page 12).

2.2. Les temps du socialisme réel et du capitalisme managérial ou la disparition annoncée de l'entrepreneur

Les travaux de recherche de Schumpeter s'inscrivent dans la première moitié du 20ème siècle ; période qui fut d'abord (dans le prolongement des avances industrielles et scientifiques du 19ème siècle) marquée par un essor économique intense qui prend fin avec la guerre de 1914-1918, véritable guerre scientifique au cours de laquelle les nations ennemies rivalisèrent en imagination en matière d'innovations destructrices. D'un autre côté, la révolution russe de 1917 conduit à l'abolition du capitalisme montrant qu'une économie socialiste pouvait exister. Le nouvel Etat soviétique abolit la propriété privée des moyens de production et met en place un organe de planification de l'économie. Un nouvel ordre économique international se dessine. Le poids de l'Europe décline au profit de celui des Etats-Unis. Les entreprises se développent à l'international et adoptent une nouvelle forme d'organisation du travail (taylorisme). L'emploi salarié se développe. L'expansion des grandes entreprises s'appuient sur les marchés financiers dont l'activité se développe de manière très importante. Jusqu'à la crise boursière de 1929, dans le contexte si particulier des « années folles », la société de consommation se développe, en premier lieu aux Etats-Unis. Cette période de l'entre-deux-guerres donne, toutes choses égales par ailleurs, une idée de ce que sera la société de l'après seconde guerre mondiale. Mais, personne ne le sait, même si Louis Renault et André Citroën ont dans leurs cartons à dessin les plans de ce qui sera plus tard la « voiture du peuple » car pour l'heure l'automobile reste un bien de consommation réservé à une élite fortunée.

Sur le plan intellectuel, et plus particulièrement en matière de théorie économique, nombre de chercheurs attaquent le modèle de l'équilibre général qu'ils critiquent sans le remettre fondamentalement en question (car tous sont opposés au socialisme) : Pigou (1877-1959), Marshall (1842-1924), Keynes (1883-1946)… montrent que l'action temporaire et ciblée de l'Etat peut être profitable à tous, alors que Keynes critique vertement les entrepreneurs, qu'il qualifie d' « esprits animaux ».

La crise de 1929 aiguise les critiques contre le marché et les entrepreneurs. L'expérience du socialisme en URSS constitue une preuve (inattendue) de la viabilité du système socialiste, même contrairement à la théorie de Marx, la révolution socialiste n'a pas lieu dans l'économie où le capitalisme est le plus avancée. Les discussions sur le rôle respectif du marché et de la planification se développent. Mais, ils avaient débuté dès le début du 20ème siècle en raison notamment de certaines aberrations du modèle walrasien.

La définition walrasienne de l'entrepreneur est incontestablement liée à sa conception de la concurrence et du fonctionnement de l'économie dans son ensemble. Nous avons souligné ce point à plusieurs reprises. Les mathématiques lui donnent l'opportunité de construire ce qu'il considère être une représentation scientifique de la société, d'où un certain nombre de simplifications manifestes dans son modèle de la concurrence pure et parfaite, forme idéale

d'une économie de marché qu'il définit cependant à partir de l'étude de marchés concrets comme la Bourse ou le marché du blé (Dockès, Bensimon, 2007). Walras prend des marchés concrets les mieux organisés en les dépouillant de ses spécificités pour en faire un « marché type » et comprendre le mécanisme de détermination des prix. A la Bourse, les courtiers et autres agents de change ont transcrit les ordres de leurs clients. Le prix d'équilibre serait en quelque sorte la solution d'un immense « calculateur » (Dockès, Bensimon, 2007). Walras n'a d'intérêt que pour le processus qui conduit à la détermination du prix d'équilibre. Toutes les entreprises qui composent un marché sont de même force. Aucune ne peut individuellement exercer une influence sur l'équilibre du marché. Et surtout, l'information est parfaite.

Le modèle walrasien a généralement été critiqué en raison de son incapacité à représenter la réalité économique, surtout en vertu de l'hypothèse très réductrice de transparence du marché. Ce qui conduisit Barone (1859-1924) à dire que le modèle ne pouvait fonctionner que dans le cadre d'une économie planifiée. Marché ou planification ? Pendant la première moitié du 20ème siècle, se développe le débat sur le « socialisme de marché » lancé par Pareto (1848-1923), Wieser (1852-1926) et Barone. Ce dernier publie un ouvrage en 1908 (traduit en français en 1938), *L'économie dirigée en régime collectiviste*, dans lequel il expliquait que les résultats d'une économie planifiée étaient similaires à ceux d'un marché de concurrence pure et parfaite walrasien dès lors que l'agence centrale de planification déterminait un système de prix prenant en compte l'utilité marginale des consommateurs. Ce qui revenait à dire qu'il y avait équivalence entre concurrence parfaite et planification… remettant en question de manière implicite le rôle de l'initiative individuelle (et par conséquent de l'entrepreneur) puisque par le plan ou le marché, on aboutissait au même résultat. Comment justifier sur ce point la supériorité du capitalisme sur le socialisme, mais à cette époque le socialisme n'est encore qu'une idée. Il devient une réalité en 1917 en Russie. Cette expérience politico-économique nouvelle suscite l'intérêt des économistes au regard de la théorie de Marx du passage du capitalisme au socialisme.

D'un autre côté, reprenant les thèses de Marx, Schumpeter montre dans *Capitalisme, socialisme et démocratie* (1942) qu'en se développant la grande entreprise se bureaucratise et que l'entrepreneur disparaît. Quelques décennies plus tard, à la fin des années 1960, J. K. Galbraith (1968) s'inscrit dans la continuité de la pensée de Schumpeter en soutenant que les différences entre le capitalisme (symbolisé par les Etats-Unis) et le socialisme (symbolisé par l'Union soviétique) sont minimes puisque dans les deux cas, l'Etat et les grandes entreprises jouent un rôle fondamental en matière d'innovation technique. Il ironise en soulignant que ce n'est pas l'entrepreneur qui a envoyé l'homme sur la lune, mais une organisation (Boutillier, 2005, 2006). Il est ainsi tout à fait surprenant de constater que l'entrepreneur est tout aussi soluble dans le socialisme que le capitalisme…

Poursuivant l'analyse critique de l'œuvre de L. Walras, J. A. Schumpeter actualise la thèse de Marx relative à la disparition du capitalisme : la grande entreprise accroît son emprise économique et sociale. Le capitalisme schumpétérien est alors réduit à trois acteurs : le manager, l'actionnaire et le salarié. L'entrepreneur disparaît. Sous certaines conditions (économiques et politiques), Schumpeter pronostique le passage du capitalisme au socialisme. La thèse relative à la disparition de l'entrepreneur a été développée par Schumpeter dans *Capitalisme, socialisme et démocratie*, publié en 1942. Cet ouvrage s'inscrit dans une problématique générale que nous avons déjà évoquée qui est celle du développement du capitalisme managérial. L'entrepreneur disparaît, mais non l'entreprise. L'entreprise survit, mais elle n'est plus le fait d'un seul individu, elle devient une organisation complexe (séparation de la propriété et de la gestion du capital). Dans le chapitre 12 de *Capitalisme,*

socialisme et démocratie, J. A. Schumpeter évoque « le crépuscule de la fonction d'entrepreneur » (Schumpeter, 1979, page 181). L'innovation devient (paradoxe ?) une routine car le progrès technique devient le fait « (…) d'équipes de spécialistes entraînés qui travaillent sur commande et dont les méthodes leur permettent de prévoir les résultats pratiques de leurs recherches. Au romantisme des aventures commerciales d'antan succède rapidement le prosaïsme, en notre temps où il est devenu possible de soumettre à un calcul strict tant de choses qui naguère devaient être entretenues dans un éclair d'intuition géniale » (Schumpeter, 1979, page 181). Quelques lignes plus bas, il ajoute que le progrès technique se dépersonnalise et s'automatise.

L'ensemble de ces observations conduit Schumpeter à affirmer que le socialisme succédera au capitalisme. Rappelons qu'il consacre les premiers chapitres de *Capitalisme, socialisme et démocratie* à analyser l'œuvre de Marx relative aux mécanismes de la transition du capitalisme vers le socialisme. Schumpeter écrit que « Marx s'est trompé dans son pronostic des modalités d'effondrement de la société capitaliste – mais il n'a pas eu tort de prédire qu'elle s'effondrerait finalement » (Schumpeter, 1979, page 447). Schumpeter insiste fortement sur le fait qu'il est un scientifique et que c'est à ce titre qu'il formule cette conclusion. Il n'écrit pas en tant que penseur politique. De plus s'il met en avant les mécanismes économiques (disparition de l'entrepreneur et « routinisation » de la fonction entrepreneuriale) de la transition, d'un autre côté, étudiant la situation en Union soviétique, où régnait alors le socialisme, il note bien que le socialisme s'est imposé en Russie par la voie des armes et de la révolution politique et sociale. La société américaine est-elle prête pour le socialisme ? Schumpeter ne le pense pas. Il pointe du doigt le rôle négatif vis-à-vis de cette évolution du propriétaire fermier ou de l'homme d'affaire, qui constituent le fer de lance de la société américaine. Mais, d'un autre côté, il note que la classe des affaires a très facilement (et très rapidement) subit un ensemble de changements très importants. Schumpeter évoque à ce propos le New Deal de Roosevelt. L'intervention de l'Etat devient de plus en plus importante.

L'Etat contrôle les prix (ou une grande partie d'entre eux), utilise la fiscalité pour orienter le comportement des investisseurs ou des consommateurs dans telle ou telle voie. Mais, cette idée selon laquelle le développement du capitalisme entraîne sa propre négation et en cela la négation de l'esprit d'initiative propre à ce mode d'organisation économique. Hayek (1993, 1994) partage à sa façon cette idée qui s'inquiète des conséquences de l'augmentation de la population salariée, conséquence de l'augmentation de la taille des entreprises. De plus, l'augmentation de la population salariée entraîne l'adoption de mesures qui rendent la condition de salarié plus confortable sur le plan matériel que celle d'entrepreneur. Dans ces conditions, « les salariés s'apercevront que s'il n'existe plus une grande variété d'employeurs entre lesquels choisir, leur situation n'est plus ce qu'elle était jadis » (Hayek, 1994, page 122). Hayek partage ainsi l'idée d'une organisation économique dont le succès entraîne sa propre négation.

ELEMENTS DE CONCLUSION

L'entrepreneur occupe pour les deux économistes une place particulière dans leur représentation de l'économie capitaliste. Pour Walras, l'entrepreneur n'a de rôle qu'en situation de déséquilibre puisqu'il disparaît lorsqu'il ne réalise ni perte ni profit. Pour Schumpeter, l'entrepreneur intervient constamment puisqu'il est le moteur de la dynamique du capitalisme, donnant vie au processus de « destruction créatrice » sur lequel repose le capitalisme. Mais, pour Schumpeter l'entrepreneur est également source de déséquilibre en

innovant. Admirateur de l'œuvre de Walras, mais aussi conscient des limites de celle-ci, Schumpeter invente l'entrepreneur pour expliquer le mécanisme de l'évolution économique. A priori, Schumpeter réussit à convaincre car l'entrepreneur, contrairement au concept de l'équilibre général, est bien concret. L'histoire économique fourmille d'entrepreneurs qui ont donné vie à une industrie ou à un produit nouveau (Boutillier, Uzunidis, 2006). Mais, Schumpeter s'empresse d'ajouter qu'être entrepreneur n'est pas un état constant, que l'on est entrepreneur lorsque l'on innove, ensuite c'est une simple question de management au quotidien. L'entrepreneur serait ainsi, selon Braudel (1985) dans la théorie de Schumpeter, le « deus ex machina » du capitalisme. Ou plus encore « Schumpeter n'apporte aucun éclaircissement sur l'apparition de l'entrepreneur en tant que moteur de l'évolution économique. Son schéma ne tient pas compte des transformations institutionnelles qu'il a fallu accomplir pour que le partage du revenu se fasse en faveur des rentes du sol. Or si on se pose cette question, cela revient à 'historiciser' l'innovation, par exemple en expliquant le profit comme une captation de la valeur au bénéfice d'une nouvelle classe sociale. Alors, l'innovation n'a plus de raison naturelle. Dans le cas inverse, on élimine de l'analyse économique de l'évolution des sociétés toute approche en termes de domination et de conflit.

Nous sommes alors fondés à reprocher à J. A. Schumpeter de ne regarder l'entrepreneur que du point de vue de ses fonctions économiques, sans voir l'importance sociale de l'autorité qu'il détient. Cette dynamique fonctionnelle finit par se couper de l'histoire qu'elle prétend expliquer lui échappent » (Téboul, 1992, pages 81-82). Ainsi, alors que Schumpeter cherchait à expliquer de manière concrète le mouvement du capitalisme, en ayant recours à l'entrepreneur, il tombe sur le même biais que Walras, celui d'une représentation abstraite, impropre à formuler une explication du processus endogène de l'innovation. Cette limite est manifeste dans la théorie des cycles. De plus, Schumpeter ne parvient pas véritablement à remettre en cause le principe de l'équilibre.

Résumons-nous : désireux de palier au caractère statique du modèle walrasien, Schumpeter invente l'entrepreneur, soit l'agent économique qui réalise de nouvelles combinaisons de facteurs de production. Il ne parvient pas cependant à formuler une explication plus plausible. L'entrepreneur n'a pas dans les théories respectives de Walras et Schumpeter ni la même place, ni le même rôle. Pour Walras, l'entrepreneur ne joue qu'un rôle passif. Coordinateur entre les marchés, il s'endette auprès du banquier pour développer son activité. Mais, si Walras met tout particulièrement l'accent sur le respect de la propriété privée et de la liberté d'action, il ignore tout ce qui caractérise l'entrepreneur schumpétérien en termes de créativité et d'innovation. Dans le modèle walrasien, l'entrepreneur est l'un acteur qui conduit à l'équilibre général qui constitue une fin en soi. L'entrepreneur schumpétérien en revanche s'inscrit dans le moment. Mais, si Schumpeter invente l'entrepreneur pour suppléer à l'incapacité de la théorie walrasienne d'expliquer les crises et le progrès technique, parvient-il vraiment à cet objectif ? S'il est admis que l'entrepreneur est l'agent économique qui réalise de nouvelles combinaisons de facteurs de production, est-ce suffisant pour expliquer de manière cohérente la dynamique capitaliste ? N'en reste-on pas à une représentation de l'entrepreneur tout aussi floue que celle de Walras, et surtout tout aussi secondaire ? De plus, reprenant la thèse de Marx, Schumpeter doute fortement des chances de survie de l'entrepreneur et par conséquent du capitalisme.

Walras / Schumpeter : une analyse parallèle

	Nature de la concurrence	Rôle de l'entrepreneur dans l'économie	Transformation du capitalisme	Passage du capitalisme au socialisme
Walras	Concurrence pure et parfaite	Coordination des marchés Participe à la réalisation de l'équilibre	Modèle statique	Le socialisme répond à une autre logique économique et sociale. Ce n'est pas le résultat de la transformation du capitalisme
Schumpeter	Concurrence imparfaite	Innovation Rupture de l'équilibre	Modèle dynamique	Socialisation du capital Disparition de l'entrepreneur

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Béraud A., Faccarello (sous la direction de), 2000, *Nouvelle histoire de la pensée économique,* tome 3, Des institutionnalistes à la période contemporaine, La découverte.

Blaug M., 1985, *La pensée économique. Origine et développement,* Economica, quatrième édition.

Bouchard L.-P., 2000, *Schumpeter. La démocratie désenchantée,* Editions Michalon.

Boutillier S., 1996, J. Schumpeter, K. Marx : le devenir incertain du capitalisme, *Innovations, cahiers d'économie de l'innovation,* N°4, pages 141-164.

Boutillier S., 2005, Technostructure et entrepreneurs dans l'économie contemporaine, dans Laperche B. (2005dir), *L'entreprise innovante et le marché. Lire Galbraith,* Série Economie et innovation, coll. « L'esprit économique », Innoval-L'Harmattan, Paris, 2005.

Boutillier S., 2006, Entrepreneurs and Capital. J.K. Galbraith vs K. Marx and J.A. Schumpeter, in Blandine Laperche, James Galbraith and Dimitri Uzunidis, *Innovation, Evolution and Economic Change. New ideas in the Tradition of J.K. Galbraith,* Edward Elgar.

Boutillier S., Uzunidis D., 1998, De l'entrepreneur héroïque à l'entrepreneur socialisé, les métamorphoses de la petite entreprise, *Innovations, cahiers d'économie de l'innovation,* N°8, pages 9-28.

Boutillier S., Uzunidis D., 2001, L'utilité marginale de l'entrepreneur, *Innovations, cahiers d'économie de l'innovation,* N°13, pages 17-42.

Braudel F., 1985, *La dynamique du capitalisme,* Arthaud.

Bréchet J.-P., Prouteau L., 2009, A la recherche de l'entrepreneur. Au delà du modèle du choix rationnel. Une figure centrale de l'action collective, Document de travail, N°3, LEMNA, Université de Nantes.

Bridel P., 2008, Bortkiewicz et Walras. Notes sur une collaboration intellectuelle avortée, *Revue d'économie politique,* N°5, Vol 118, pages 711-742.

Bridel P., Mornati F., 2009, De l'équilibre général comme « branche de la métaphysique » ou de l'opinion de Pareto sur le projet Walrasien, *Revue économique,* Vol 60, N°4, pages 869-890.

Clemence R. V., 2005eds, *Essays on entrepreneurs, innovations, business cycles and the evolution of capialism*, Transaction Publishers. Première édition 1951.
Dockès P., Potier J.-P., 2001, *Léon Walras. Vie et oeuvre économique*, Economica.
Edgeworth F. Y., 1925, *Paper Relating to Political Economy*, Vol 2, Mac Millan.
Cot A. L., Lallement J., 2006, 1859-1959 : de Walras à Debreu, un siècle d'équilibre général, *Revue économique*, Vol 57, N°3, pages 377-388.
Dal-Pont Legrand M., Hagemann H., 2009, Analyse théorique, historique et statistique des cycles : Juglar et Schumpeter, *Revue européenne des sciences sociales*, tome XLVII, N°143, pages 49-64.
Dockès P., Potier J.-P., 2007, Léon Walras et le statut de la concurrence : une étude à partir des *Eléments d'économie pure*, à paraître dans G. Bensimon (2005 coord), *Histoire des représentations du marché*, Michel Houdiard.
Dockès P., Mouchot C., 2009, Lire Walras – Des fonds d'archives à l'édition et à la réinterprétation des *œuvres économiques complètes* d'Auguste et Léon Walras, *Cahiers d'économie politique*, N°57, pages 197-210.
Dostaler G., 2006, L'école autrichienne dans le panorama de la pensée économique. De sa naissance à la deuxième guerre mondiale, *Cahiers d'économie politique*, Vol 2, N°51, pages 27-48.
Dufourt D., 1992, Les relations économie-histoire et le statut scientifique des sciences sociales chez Hicks et Schumpeter, *Revue française d'économie*, Vol 7, N° 1, pages 167-214.
Etner F., 2004, La fin du 19ème siècle sue par les historiens de la pensée économique, *Revue d'économie politique*, volume 114, N°5, pages 663-680.
Galbraith J. K., 1968, *Le nouvel état industriel*, Gallimard, édition originale 1967.
Gide C., Rist C., 1922, *Histoire des doctrines économiques depuis les Physiocrates à nos jours*, Sirey, 4ème édition.
Hayek F. A., 1993, *La présomption fatale. Les erreurs du socialisme*, Presses universitaires de France, première édition 1988.
Hayek F. A., 1994, *La constitution de la liberté*, Litec. Première édition 1993.
Lhuillier V., 2002, Les trois premières tentatives d'application des mathématiques à l'économie politique de Léon Walras et l'intégration progressive des choix subjectifs en économie pure, *Cahiers d'économie politique*, N042, pages 29-48.
Marx K., 1979, *Le capital*, livre 1, Editions sociales, édition originale 1867.
Marx K., Engels F., 1979, *Manifeste du parti communiste*, Editions sociales, édition originale 1848.
Perroux F., 1965, *La pensée économique de J. Schumpeter. Les dynamiques du capitalisme*, Librairie Droz.
Robinson J., 1984, *Contributions à l'économie contemporaine*, Economica.
Schumpeter J. A., 1983, *Histoire de l'analyse économique*, tome 1, L'âge des fondateurs, Gallimard, édition originale 1954.
Schumpeter J. A., 1983, *Histoire de l'analyse économique*, tome 2, L'âge classique, Gallimard, édition originale 1954.
Schumpeter J. A., 1983, *Histoire de l'analyse économique*, tome 3, L'âge de la science, Gallimard, édition originale 1954.
Sombart W., 1926, *Le bourgeois. Contribution morale et intellectuelle de l'homme économique moderne*, Payot, édition originale 1913.
Téboul R., Temps et dynamique dans l'œuvre de J. A. Schumpeter, *Revue française d'économie*, Vol 7, N°3, pages 75-93.
Van Daal J., Walker D., 2007, Les oeuvres économiques complètes d'Auguste et de Léon Walras, *Revue d'économie politique*, Vol 117, N°6, pages 891-919.

Walras L., 1987, *Mélanges d'économie politique et sociale*, Economica, édition originale 1894.
Walras L., 1988, *Eléments d'économie politique pure*, Economica, édition originale 1874.
Walras L., 1990, *Etudes d'économie sociale*, Economica, édition originale 1896.
Walras L., 1992, *Etudes d'économie politique appliquée*, Economica, édition originale 1898.
Weber M., 1990, *Ethique protestante et l'esprit du capitalisme*, Pocket, édition originale 1904-1905.
Weber M., 2003, *Economie et société*, Pocket, édition originale 1921.